

M. Cyrille Dion est mort, la semaine dernière, chez son oncle, M. Antoine Yon, de la rue Bleury. Le défunt était frère du célèbre joueur de billard, Joseph Dion. Il était lui-même très-fort à ce jeu et l'emporta souvent aux Etats-Unis dans des tournois où figurèrent les meilleurs joueurs des Etats-Unis. Les frères Dion louèrent, il y a douze ans, la salle Nordheimer, dont ils firent l'une des plus belles salles de billard de l'Amérique. Mais leurs dépenses étaient trop fortes pour les recettes : ils furent obligés de fermer leur établissement et s'en allèrent à New-York, où ils ouvrirent une salle de billard qui devint très-populaire. Ils figurèrent tous deux, à plusieurs reprises, dans des tournois où ils se distinguèrent et remportèrent souvent la victoire.

Il vint un moment où Cyrille paraissait l'emporter sur son frère Joseph.

Il est mort d'une maladie de cœur, à l'âge de trente-cinq ans ; il n'était pas marié. Il était très-affable, avait un grand nombre d'amis et jouissait de l'estime générale.

Le *Poster Lloyd* raconte une scène touchante qui s'est passée dans la ville de Pesth, lors de l'embarquement du régiment *Estre*.

Une dame distinguée, et d'un âge avancé, parut sur le quai, suivie d'une bonne, qui portait à chaque bras un panier gigantesque, soigneusement enveloppé. La dame tira de ces paniers des cigares, des pâtisseries, des paquets de tabac en nombre infini, et les distribuait, homme par homme, à une troupe qui se trouvait là. Une compagnie peut épuiser une riche provision de vivres, et les deux corbeilles se trouvèrent bientôt vides.

Lorsque le dernier paquet fut distribué, le capitaine de la compagnie s'avança devant la dame, et lui baisant la main en présence de ses hommes qui poussaient de chaleureux cris, il la remercia cordialement au nom de l'humanité avec cette courtoisie parfaite qui distingue les officiers de notre armée. Mais la dame âgée passa son bras autour du cou du jeune officier et l'embrassa sur la joue en lui disant : *Que mon fils revienne ce soir, il est aussi officier, et fait partie de votre régiment.*

La bonne dame se retourna pour cacher ses larmes, et disparut dans la foule.

Mardi soir, le 1er octobre, a eu lieu dans la Salle du Cabinet de Lecture Paroissial la séance d'inauguration des cours de la Faculté de Droit de la succursale de l'Université Laval en cette ville. Mgr de Montréal et un auditoire d'élite assistaient à cette séance, présidée par le Révd M. Hamel, Recteur de l'Université. A ses côtés, on voyait sur l'estrade, le vice-Recteur à Montréal, le Révd M. Méthot ; le Révd M. Colin, doyen de la Faculté de Théologie ; le doyen de la Faculté de Droit, M. Cherrier, et les professeurs de la même Faculté : les honorables juges Monck et Jetté ; MM. Chauveau, Chapleau et Alphonse Ouimet ; enfin, le doyen de la Faculté de Médecine, le Dr Rottot, et ses collègues de la même Faculté, les Drs Dagenais, Lachapelle, Ricard et Laramée.

Des discours furent prononcés par les Révds MM. Hamel, Méthot, Colin, et par M. Cherrier au nom de la Faculté de Droit.

Mgr de Montréal prit ensuite la parole et, dans une brillante improvisation, dit comment l'Université Laval est parvenue à s'établir à Montréal, et le bien qui devra résulter de cet établissement pour la religion, pour les professions libérales et les lettres. Le Révd M. Hamel termina la séance en remerciant Monseigneur de ses bonnes paroles, et le public des sympathies qu'il témoignait par sa présence envers la nouvelle institution.

On n'a pas oublié la terrible catastrophe de la Tamise, dans laquelle un si grand nombre de femmes a trouvé la mort. Le *Times* a reçu, à ce propos, une lettre de M. William Stockbridge, dans laquelle l'honorable monsieur s'attache surtout à démontrer que les toilettes imposées par la mode actuelle rendent le sauvetage des dames bien difficile. Voici ce curieux document :

Monsieur,

Je m'aperçois, en parcourant vos colonnes touchant l'épouvantable catastrophe de la Tamise,

que les marins ont dit à plusieurs reprises : " Nous avons éprouvé de grandes difficultés pour sauver les femmes, parce que leurs vêtements retiennent beaucoup d'eau."

Je n'hésite pas à dire que beaucoup de femmes auraient été sauvées si elles n'avaient été esclaves de la mode absurde qui consiste à porter des robes étroitement bordées avec des longues traines, qui viennent s'attacher précisément au-dessous du genou, et deviennent ainsi de véritables sacs qui se remplissent entièrement d'eau.

J'ai vu des femmes, tombées accidentellement à l'eau, et dont les vêtements libres se comportaient comme une ombrelle ouverte, et permettaient de les sauver plus aisément. Il faut peu de chose pour retenir un corps humain au-dessus de l'eau, mais les meilleurs préservatifs sont repoussés quelquefois comme n'étant pas de mode.

Permettez-moi d'ajouter que j'ai souvent entendu parler d'asphyxies par suite d'incendies à domicile.—Pourquoi chaque personne qui va se coucher ne placerait-elle pas un mouchoir de poche sous son oreiller, et ne plongerait-elle pas, dès que le cri de " Feu !" se fait entendre, ce mouchoir de poche dans l'eau, afin de se l'attacher ensuite autour du nez et de la bouche, ce qui permettrait de traverser la fumée la plus épaisse qui puisse se produire dans une maison en feu, sans courir aucun danger de suffocation ou d'asphyxie.

L'armée autrichienne, bien que victorieuse en Bosnie, a eu pourtant à subir de cruelles épreuves. Une des plus sanglantes a été la rencontre de Raonice, où une compagnie de l'armée austro-hongroise a été écrasée, au point qu'après la lutte, il n'est resté qu'un seul officier avec trente hommes. La *Deutsch Zeitung* trace de ce combat un tableau émouvant que nous lui empruntons :

Lorsque la compagnie de deux cent cinquante hommes, conduite par le capitaine Medwed, arriva près de Raonice, quelques centaines de musulmans, ayant à leur tête le terrible Adem Zukovija, sortirent brusquement d'une embuscade, et avant que les troupes eussent pu faire usage de leurs fusils, les insurgés fondirent sur elles le sabre et le khandjar à la main.

Adem Zukovija avait déjà sabré six de nos soldats, quand il se précipita sur le capitaine Medwed. Lever le bras et frapper fut pour lui l'affaire d'une seconde, et la tête de notre malheureux capitaine fut incontinent séparée du tronc.

Mais Némésis ne tarda pas à le venger.—Un soldat d'infanterie, qui ne se trouvait pas loin du capitaine, tira sur Adem un coup de fusil qui l'atteignit au bas-ventre, et le chef des insurgés vacilla et tomba. Au moment de mourir, il cria encore : " *Ioah ! Pogiboh, osvetite me, Turci.*" (Hélas ! je meurs ! Turcs, vengez-moi !)

Les insurgés déployèrent alors une fureur sauvage plus grande qu'auparavant, et un épouvantable carnage commença de part et d'autre.

Heureusement, au moment le plus critique, cinq compagnies de notre régiment vinrent au secours de la 8e compagnie du capitaine Medwed, et les insurgés se retirèrent en cédant le terrain pied à pied. Un officier et 30 hommes de la 8e compagnie se retrouvèrent seuls, après ce terrible combat.

Il y a quelques années, un M. Bertrand, qui occupait alors une assez belle position au ministère de l'intérieur, avait recueilli chez lui un de ses anciens camarades de collège, à qui la fortune n'avait point souri, et qui se trouvait dans la plus complète misère.

En attendant qu'il lui eût trouvé une position, M. Bertrand avait chargé son ami de mettre en ordre quelques documents dont il comptait se servir plus tard, et, afin de lui faciliter ce travail, il lui laissait toutes ses clefs lorsqu'il se rendait à son ministère. Sans être riche, l'employé du gouvernement avait quelques économies et des bijoux qui tentèrent son secrétaire provisoire, et un beau jour, en rentrant dans son bureau, il trouva sur sa table de travail une lettre ainsi conçue :

Mon cher camarade,

Le démon me tente. Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai en route pour l'Amérique. J'ai pris note exacte de ce que je vous emprunte forcément. Je veux faire ma fortune et la vôtre. Gardez cette lettre comme preuve de mon crime ; j'ai la conviction qu'un jour je vous la redemanderai à prix d'or.

En effet, pendant l'absence de M. Bertrand, son ami lui avait enlevé ses économies et ses bijoux, 2,500 à 3,000 francs. Depuis cette époque, bien des bouleversements se sont produits au ministère. M. Bertrand, mis à la retraite, était allé habiter une petite maison dans l'île St-Louis. Il vivait tranquillement de sa retraite, ne songeant plus à son voleur d'autrefois, quand, il y a quelques jours, il reçoit par la poste une lettre chargée avec ces mots :

" Dans quinze jours, je serai à Paris pour voir l'Exposition ; en attendant le bonheur de vous y rencontrer, recevez le commencement de la restitution que je vous dois, 25,000 francs en titres payables au porteur."

M. Bertrand, qui ne s'attendait guère à être enrichi par son honnête voleur, s'apprête à le recevoir avec tous les égards dus à son repentir..... touchant.

En parcourant les colonnes du *Messenger du Canton*, d'Ixelles, faubourg de Bruxelles, nous trouvons dans une *Variété* sur les hommes du désert, une scène de cannibales qui serait vraiment horrible, si elle n'avait pas son côté comique. C'est un docteur anglais, M. Stephenson, qui parle :

Ce qui me reste à ajouter dépasse les limites de l'invraisemblance. Les trois immenses caisses contenant les pièces anatomiques furent ouvertes en un clin d'œil, et le contenu apparut aux yeux des pillards, qui ne s'attendaient pas à pareille exhibition. Ils crurent que c'était une réserve pour notre compte personnel, et que, partageant leur amour pour la chair humaine, nous cachions évidemment ce trésor.

Vous savez que les pièces anatomiques sont rendues inaltérables au moyen de certaines préparations qu'il serait superflu de détailler ici. Les veines et les artères sont injectées par des mélanges solidifiables qui empêchent leur affaiblissement et leur conservent leur calibre primitif. La matière injectée est bleue pour les veines et rouge pour les artères ; de plus, les nuances et les tons de la chair sont conservés à l'aide de couleurs et de vernis qui rendent l'illusion complète.

Ce ne fut plus un pillage, ce fut une orgie de cannibales. Ils s'arrachèrent comme des furieux ces débris secs comme du carton-plâtre, et qui n'avaient plus que l'apparence de la chair. Voulant assouvir au plus vite leurs monstrueux appétits, ils allumèrent une demi-douzaine de briquets, devant lesquels ils mirent incontinent les morceaux à la broche, les regardant avec une convoitise mêlée d'admiration pour l'habile boucher qui les avait préparés.

Sous l'influence de la chaleur, ce rôti insolite se ramollit un peu, mais les matières injectées se liquifièrent et tombèrent dans de larges coquilles nacrées, que ces cuisiniers, non moins habiles que prévoyants, avaient mises dessous en guise de lèches-frites.

Je vous laisse à penser ce que devait être cette sauce !

LA COMPTABILITE AGRICOLE

Pourquoi la plupart des cultivateurs ne tiennent-ils pas une comptabilité régulière comme les industriels et les commerçants ? Parce que le plus souvent ils ne savent pas comment s'y prendre ; de sorte qu'ils ne se rendent absolument compte de rien : ils marchent tout à fait en aveugles sans savoir quels bénéfices ils réalisent, et même s'ils en réalisent. Ils ne connaissent pas la culture qui leur donne le plus de rendement. C'est là une faute impardonnable pour des hommes sérieux. Il est donc fort important que les cultivateurs apprennent un peu de comptabilité. On se plaint des tendances vers un luxe excessif, mais bien souvent peu en rapport avec les ressources des familles. On voudrait voir une sage économie présider aux dépenses et mettre chacun sur la voie de l'épargne, la grande moralisatrice des populations. On atteindra probablement ce but en constatant régulièrement les recettes et les dépenses, en tenant enfin une petite comptabilité dans chaque ménage. Il ne faut pas oublier cet adage vieux comme le monde : " Rien ne prospère sans l'ordre et l'économie." Voilà qui est bien vrai : on se laisse entraîner dans la voie des dépenses lorsqu'on ne se rend pas compte de ses dépenses, et on s'arrête, du moins le plus souvent, lorsqu'on s'aperçoit que les dépenses sont plus fortes que les recettes, car on entrevoit alors une ruine certaine. Il est donc très-important de s'habituer dès le bas âge à l'ordre et à l'économie. On dit beaucoup trop souvent que, pour les travaux des champs, le cultivateur en saura toujours assez. Grande erreur ! car celui qui ne sait rien ne fait jamais rien de bon ; c'est là un axiome qui n'est pas discutable. Les connaissances appropriées à la profession des cultivateurs sont tout aussi indispensables à ces derniers qu'aux industriels et aux commerçants des villes.

CONSEILS UTILES

Il y a des cheveux plats qu'il est fort difficile de mettre en boucles et qui se défrisent rapidement. Pour arriver à les maintenir en repentirs, anglaises, frisures, etc., il suffit de les humecter de bière chaude et de les enfermer dans des papillottes de mousseline ou de papier doux. On se livre à cette opération avant de se mettre au lit ; le lendemain, on fait ce qu'on veut de sa chevelure.

J'ai trouvé dans le chiffonnier d'une arrière-grand-tante—et je m'empresse d'en faire profiter mes lectrices—la formule pour préparer soi-même des sachets destinés à parfumer le linge, les gants et les dentelles : Vous avez fait sécher des feuilles de roses. Vous prenez des graines d'ambrette (barbeau ou bleu et jaune odorant), des clous de girofle, des fleurs de muscade et de la racine d'iris, vous pulvérisiez le tout et vous mélangez aux feuilles de roses, lesquelles—avec la racine d'iris—doivent dominer. Il faut aussi plus d'ambrette que de girofle et de muscade. On enferme le mélange dans de petits sacs de soie mince, et l'on dépose dans les tiroirs.

Recette d'une boisson aussi agréable que rafraîchissante.

Faites bouillir vingt-quatre livres de miel avec douze litres d'eau pendant une heure, en écumant avec soin, puis ajoutez trois onces de houblon, passez au tamis et laissez refroidir dans un baril. Lorsque le liquide est devenu tiède, mettez-y une grande cuillerée de levure et laissez fermenter. Bouchez ou mettez en bouteilles en ajoutant du cognac à raison d'un demi-petit verre pour chaque bouteille.

Vous aurez au bout de quelque temps une boisson claire, vineuse, musquée, délicieuse, et qui n'a aucun des inconvénients de l'hydromel ordinaire.

VARIÉTÉS

Deux anciens beaux causent à leur cercle, au coin du feu. Ils parlent naturellement de l'état de conservation extraordinaire où ils se trouvent pour leur âge.

—Eh ! hé ! dit l'un d'eux en toussotant, il m'arrive encore au moins une fois par semaine de penser que je ferais bien une fredaine si j'en avais envie !

* *

La *Sporting Gazette*, de Londres, a recueilli, dans un meeting, une singulière interruption.

—Je suis sur le sol de la patrie ! hurlait un orateur en plein vent.

—Non ! interrompit son bottier, vous êtes sur les semelles de bottes que vous ne m'avez jamais payées.

* *

La femme d'un vieux portier avait découvert que celui-ci voulait se *perir*, et elle s'efforçait de le faire renoncer à ce dessein, ou tout au moins de lui en faire ajourner l'exécution.

Le susdit restait inflexible : " Rien ne le retenait plus sur la terre ; rien ne l'intéressait plus dans la vie, etc."

—Et ton feuilleton ? s'écria la bonne femme, frappée d'une idée soudaine... attends au moins la fin du feuilleton !

Et le bonhomme vit encore.

* *

Une gamine de cinq ans joue au jardin avec un beau petit garçon du même âge et lui promet de l'épouser.

En ce moment survient la maman.

—Maman, j'ai promis à Henri de l'épouser. Tu ne t'y opposeras pas, n'est-ce pas ?

—Oh ! nous avons le temps, nous verrons plus tard.

—Ah ! maman, soyons justes. Je ne t'ai pas empêchée, moi, d'épouser papa.

* *

Bons mots de Pie IX.—Avez-vous vu la grosse femme ? disait un jour le Souverain-Pontife au cardinal Chigi.

—Non, Saint-Père, je n'ai vu personne et ne sais de qui Votre Sainteté veut parler.

—Oh ! mais d'une grosse bonne dame, mais grosse, grosse. Je l'attendais en haut des escaliers, et enfin elle arrive si essouffée, qu'elle ne pouvait parler. Je la regardais dans l'admiration, quand elle me dit :

—Très-Saint-Père, c'est la foi qui m'aueue.

—Oh ! oui, ma bonne dame, la foi transporte les montagnes.

* *

Un peintre fut chargé par un riche Anglais de faire un tableau de la *Cène*. Comment fit-il, le fait est que le peintre entouré de Christ de treize apôtres au lieu de douze. L'Anglais trouva le tableau superbe, mais, en faisant le compte des apôtres, il montra du doigt l'apôtre surnommé :

—Quel est cet apôtre ?

—Ce n'est pas un apôtre, répondit l'artiste interloqué, c'est... c'est un invité. Voyez, il est tout près de la porte, sur le point de s'en aller...

—Eh ! bien, dit l'Anglais, lorsqu'il sera parti, je vous prendrai le tableau